

re – s'inscrivent dans la lignée des modernes. Les formats de ses tableaux s'imposent par leur taille. S'ils font référence à l'expressionnisme abstrait américain (Pollock, Motherwell, Cliff), ils s'inscrivent aussi dans la revendication du grand format des peintres du XIXème (Courbet, Monet, Bonnard). »

Mais au-delà ses influences viennent de ceux qui ont su interioriser un monde psychique dans un paysage, comme Hopper ou Gauguin. Il a travaillé, travaillé Peter Doig, suivant son chemin à rebours des modes.

Ce solitaire déterminé, qui pendant douze ans n'a vendu aucune toile se trouve aujourd'hui

héros des enchères de Londres et de New-York. Les nouveaux milliardaires russes se sont disputés la toile « White Canoe » en 2007. Elle a été achetée 8,713 millions d'euros... Un record qui a laissé l'artiste abasourdi « *j'ai senti, dit-il, le diable tirer le tapis sous mes pieds* ».

Hélène QUEUILLE

*Musée d'art moderne de la Ville de Paris
jusqu'au 7 septembre 2008
11, avenue du Président Wilson
75116 Paris*

Figuration Narrative

Paris 1960-1972

Au début des années soixante l'abstraction lyrique ou géométrique domine le paysage de l'art parisien. Cependant des galeries d'avant-garde découvrent les Nouveaux Réalistes et le Pop Art américain. Des peintres marqués par le Surréalisme tels le français Télémaque et l'allemand Voss réintroduisent des éléments figuratifs dans leurs œuvres. Parmi les peintres étrangers qui viennent s'établir à Paris : l'espagnol Arroyo, l'islandais Erro, l'américain Saul, le suisse Stämpfli... des préoccupations se manifestent pour un art ambitieux, de portée critique, qui les conduit à privilégier la figuration pour s'exprimer.

Tout l'univers visuel contemporain influence leur style : graffiti du métro et des palissades, images publicitaires, affiches, magazines, catalogues, bandes dessinées, films de science fiction et policiers vont entrer en peinture, être

accueillis par les salons d'art contemporain actifs, notamment au musée d'Art Moderne de la ville de Paris : le Salon de Mai, le Salon de la Jeune Peinture, la Biennale de Paris.

L'exposition du Grand Palais met en évidence les qualités de ces réalistes en rupture d'académisme. Les œuvres sont groupées dans une première salle, autour du thème « mythologies quotidiennes » en référence à un essai de Roland Barthes repris pour titre d'une exposition qui a eu lieu en 1964. Ensuite la mise en scène tient compte des sources d'inspiration dominantes : bande dessinée, histoire de l'art revisitée, évocation de romans policiers, peinture politique.

Les artistes espagnols Arroyo et Equipo Cronica parmi les plus remarquables, figurent dans la deuxième section. Remarquons pour le premier une « Maja de Torrejon » qui n'est autre que cette Duchesse d'Albe rendue célèbre par Goya,

nue, en position verticale et immergée en modernité par des zones rayées en rouge et blanc.

Du même peintre « le Portrait du nain Sebastian de Morra, bouffon de cour, né à Figueras dans la première moitié du 20^e siècle » donne à un personnage de Vélasquez le visage de Salvador Dali. Les seconds sont aussi les maîtres des tableaux détournés : Ces artistes ont visé le pari difficile d'utiliser leur talent dans un travail de sape contre le Franquisme. Ils y sont parvenus par le procédé original des citations picturales dans un esprit d'ironie percutante. Ici nous avons « la Antesala » dans lequel est reproduit « el Caballero de la mano al pecho », le Chevalier à la main sur le cœur, (encore appelé le Gentilhomme à l'épée) du Greco, disposé derrière un grand bureau contemporain en bois clair, de production industrielle, qui occupe le premier plan. La banalité de ce meuble dépourvu de tout objet à l'exception d'une sorte de poing américain hérissé de pointes d'acier, confronté à l'expression du personnage, évoque une inquisition totalitaire, aveugle, qui n'hésite pas devant la torture.

Encore plus politique et des mêmes auteurs, « Este no se escapa » (celui là ne s'échappe pas) où dans une atmosphère d'émeute, des policiers casqués arrêtent un personnage venu d'une autre planète, un Dubuffet plus vrai que nature, tandis qu'à terre gît un blessé qu'on dirait peint par Bacon. Tous ces éléments hétérogènes, par la magie d'une composition cohérente et d'une peinture à la fois probe et virtuose, contribuent à l'unité du tableau, dégageant une impression de puissance. Comme l'a soutenu le critique Gassiot Talabot il est clair qu'une telle figuration critique se différencie totalement des images Pop, froides et ressortissant d'un simple art du constat. Si les œuvres dont le style « BD » est trop direc-

tement caricatural, et c'est le cas parfois de Rancillac, de Jean Voss, de Télémaque, celui d'artistes ayant travaillé ensemble dans une volonté de provocation est plus efficace. Ainsi en 1965, Arroyo, Aillaud et Recalcati présentent une suite de tableaux : « Vivre et laisser mourir, la fin tragique de Marcel Duchamp » une série de huit toiles toutes présentes dans une salle de l'exposition, qui permettent de comprendre le scandale provoqué par cette mise à mort du père du « Ready made. »

Un autre section, sous le titre : « La peinture est un roman noir » témoigne de l'influence des romans et films policiers porteurs d'images violentes. Monory l'illustre dans des tableaux de sa série « Meurtres » plongés dans une atmosphère onirique matérialisée par la couleur bleue. Ici, pour ne citer qu'un exemple, dans « Un Autre » L'auteur se met en scène en jumeau de son propre reflet dans une vitre, armé d'un revolver tenu à bout de bras. Une image qui représente à la fois le fantasme et le passage à l'acte.

Dans la même section, une grande toile du peintre Adami retient l'attention : une « Bedroom scene » où l'originalité du système formel utilisé par le peintre atteint la perfection. A partir de photos prises dans des lieux urbains, il dessinait des assemblages d'objets et de personnages, avec une précision mathématique, reprise dans l'œuvre définitive, chaque élément étant cerné d'un trait noir. La couleur était traitée en aplats et déclinée en nuances dont la variété enchante. Quant à Stämpfli, inspiré par le héros de roman James Bond, il traduit le suspens des situations dangereuses traversées par ce dernier, par la simple représentation de deux mains crispées sur le volant d'une voiture fonçant à toute allure. Une autre œuvre de ce peintre domine l'escalier du Grand Palais, un pneu gigantesque en trom-

pe-l'oeil omniprésent comme l'automobile dans le monde actuel.

La dernière partie de l'exposition est consacrée à la « Figuration politique ». Peu de peintres tirent leur épingle du jeu dans ce domaine. Les œuvres qui nous touchent semblent être celles qui ressortissent aux prescriptions bafouées de l'éthique humaniste d'origine chrétienne plus qu'à l'utopique fondement naturel et général aux droits revendiqués par la « révolution modè- le ». Les artistes des années soixante sont souvent engagés politiquement comme l'est la société française où l'activisme des groupes anarchistes se trouve au premier plan de l'actualité. Ils ont la sympathie des artistes qui s'établissent à Paris fuyant les régimes dictatoriaux. Lepoint est fait sur ce sujet avec une grande lucidité par Arroyo qui se confie à Jean Paul Ameline et Bénédicte Ajac dans le catalogue de l'exposition. Le peintre était l'ami d'Aillaud et de Recalcati. Aillaud se contentait de montrer la cruauté de l'empri- sonnement d'animaux de zoo, tristes, confinés derrière barreaux et grilles et dont les regards semblent poser la question sans réponse : pour- quoi ? Par ailleurs un thème politique est abor- dé par cet artiste dans un beau tableau « la Bataille du riz » qui révèle deux mondes entière- ment étrangers l'un à l'autre : Un Américain à la puissante silhouette, tête baissée tournant le dos à un soldat ennemi armé, tandis qu'une rangée d'autochtones courbés repiquent du riz.

Le peintre Erro a traité des thèmes similaires de façon significative dans sa série « American inter- iors ». Quant à Fromanger, il s'en prend avec virulence à la société de consommation, n'inven- tant rien de son artificialité et de ses mensonges, du harcèlement des individus par l'incitation for- cenée à l'achat. La série « Boulevard des Italiens » le montre avec évidence en des décors urbains familiers, presque photographiques dans lesquels les individus sont réduits à des silhouettes ano- nymes, peintes en aplats rouges. Ils semblent mus par les seules exigences de leur travail ou bien se trouvent comme aspirés par les magasins avoisinants avec leurs slogans en façade.

Beaucoup d'artistes de la Figuration Narrative ont fait des carrières internationales. La pré- sente exposition témoigne que leurs œuvres de jeunesse n'ont pas pris une ride. Leur volonté d'exprimer un discours critique sur des évène- ments contemporains par des moyens inspirés de la culture de masse s'avère donner une forme efficace à leurs intentions. Cela n'empê- che pas les meilleurs d'entre eux d'honorer leur métier de peintre et de préserver un lien avec le passé.

Madeleine BRUCH

Paris, Galeries Nationales du Grand Palais, tous les jours sauf le mardi jusqu'au 13 Juillet 2008.